

de Parme, dont malheureusement les grandes fresques n'existent plus qu'à l'état d'ébauches, il faut aller droit au Saint Jérôme (*il Giorno*) et, selon moi, à la *Madonna della Scodella*.

Cette Vierge à l'Ecuelle, pour parler français, a été proclamée divine par Vasari. Oui, divine par le talent de l'artiste, mais non par les sentiments qu'elle exprime. Elle est quelque chose de plus encore : elle est véritablement humaine. Cette femme se penche pour puiser de l'eau dans une écuelle et donner à boire à son enfant épuisé par la marche, car nous assistons à une scène de la fuite en Egypte. J'en appelle à toutes les mères, n'est-ce pas là ce je ne sais quoi d'indicible qui fermente dans leurs cœurs, qui brûle leurs entrailles et qui montre à leurs regards ce je ne sais quoi qui s'appelle l'amour maternel ?

L'idéal du Corrège n'est pas celui de Raphaël ; il est foncièrement humain ; ses Vierges sont filles de la terre ; elles auraient pu être votre mère.

Que j'aime ce simple et honnête Corrège qui produisait des chefs-d'œuvre sans les gâter par des théories ! Il peignait dans la simplicité de son cœur, parce que l'art était un culte pour lui. "O sancta simplicitas !" Le *Saint Jérôme* (*il Giorno*) lui a été payé 45 séquins, deux chars de fagots, un sac de blé et un cochon. C'est ce même *Saint Jérôme* dont le duc de Parme offrait un million à la république française.

Depuis que je suis allé à Parme, je me procure de temps en temps une jouissance délicieuse que je recommande à mes amis. C'est tout à fait simple. Je ferme les yeux et j'évoque dans ma pensée Vierge à la Chaise et la Vierge

à l'Ecuelle. Ces deux admirables têtes se dessinent sur le fond noir de mon cerveau avec une netteté parfaite, car je les sais par cœur, comme disent les enfants à l'école. Je vous jure que c'est là un plaisir de nabab et qui ne coûte rien, rien qu'un effort d'imagination, un plaisir à la portée de tous, du vieillard comme de l'adolescent : preuve qu'il y a des plaisirs auxquels les sens sont tout à fait étrangers et dont l'âme fait tous les frais.

J'ai franchi les Appennins une demi-douzaine de fois ces jours-ci. Le chemin de fer de Bologne à Florence est un chemin de fer à surprises : c'est une lanterne magique qui a quarante-cinq tableaux ; en termes plus clairs, de Florence à Bologne, il y a quarante-cinq tunnels qui vous ouvrent quarante-cinq vues aussi variées, aussi pittoresques que celles de la Suisse et de la Savoie. Les Appennins sont des miniatures d'Alpes : le revers de Bologne rappelle la seconde, le revers de Florence rappelle la première, c'est-à-dire que celui-ci est beaucoup plus riche que celui-là.

Il y a un moment, en venant de Bologne, après le vingt cinquième ou trentième tunnel, je ne sais plus au juste, lorsque vous avez franchi la crête de la montagne, la Toscane tout entière se déroule sous vos pieds comme un tapis de verdure. Impossible de retenir un cri de surprise et d'admiration. Les choses vous apparaissent encore vagues et confuses, estompées par la distance et le brouillard. La locomotive pousse un cri, vous êtes dans un autre tunnel qui vous rapproche : les objets commencent à se présenter d'une manière plus nette. Voici Pistoja sous vos pieds. A cette distance, on dirait le plan en relief d'une ville dans un musée. Voici l'Arno, qui raye la plaine d'une